

D'aucuns sait :

- que Ferdinand Foch est un maréchal de France, né le 2 octobre 1851 à Tarbes, dans les Hautes-Pyrénées, et mort le 20 mars 1929 à Paris.
- qu'il est resté très attaché au département où régulièrement il revenait pour visiter sa famille et notamment à Lourdes.
- que, promu colonel en 1903, il est nommé chef de corps du 35^e régiment d'artillerie, prestigieux régiment alors à Vannes et aujourd'hui à Tarbes.

Moins savent qu'il était membre de l'Académie française, et que ce n'est que la dernière année du premier conflit mondial, au printemps 1918, qu'il est nommé commandant en chef des forces alliées sur le front de l'Ouest. Ce n'est que peu avant la fin de la guerre, en août 1918, qu'il est élevé à la dignité de maréchal de France puis, après la guerre, à celles de maréchal du Royaume-Uni (en 1919) et de Pologne (en 1923).

Et pourtant, ce destin hors du commun aurait pu ne pas être.

- En effet, son dernier frère, Germain Foch (1854-1929) devient jésuite, ce qui a sans doute quelque peu freiné la carrière de Ferdinand Foch dans l'armée, le gouvernement républicain étant très anticlérical.
- Ensuite sa carrière se fait dans un contexte politique marquant : l'affaire Dreyfus, l'affaire des fiches, la loi de séparation des Églises et de l'État sont autant d'événements pouvant obscurcir l'avenir de Foch. « Le capitaine Foch du 10^e RA est affilié à l'Union catholique. Son nom a été relevé au bureau central rue de Verneuil », dans l'affaire des fiches.

Si Georges Clemenceau moque ceux qu'il appelle « les généraux de jésuitières » il empêche Foch de progresser et qu'il fait mander lors de la « Grande Guerre », d'interrompre sa messe quotidienne pour le rejoindre.

C'est donc cet attachement viscéral à la famille et à l'église catholique qu'on doit ses retours fréquents « au pays » et sans doute celui de revenir prier après la grande guerre. C'est ce centenaire de sa visite au lendemain du premier conflit mondial, que nous célébrons aujourd'hui